OFFENBACH.

On assure qu'il était encore plus étonnant que sa musique: plus animé, plus vivant, plus en proie, s'il est possible, au mouvement, au vertige et à la folie. Il fallait, dit-on, voir et entendre "le monstre lui-même", ce long, maigre et fantastique personnage, mêlé de Voltaire et d'Hoffmann, étreignant un violoncelle autour duquel il semblait noué.

Le nœud se défit un jour, et le virtuose allemand devint chef d'orchestre au Théâtre-Français. Pendant cinq ans il égaya des menuets d'Haydn et de Mozart les entr'actes de Racine et de Corneille. Il dirigea l'*Ulysse* de Ponsard et Gounod, et voilà comment le futur maître d'*Orphée aux Enfers* et de la *Belle Hélène* prit contact avec l'antiquité.

Il composait, mais on ne le jouait pas, même à la Comédie-Française, où ne put être chantée l'exquise chanson écrite un jour pour Fortunio. Alors, pour se jouer lui-même, il fonda un théâtre. Ce fut pendant l'Exposition de 1855, dans une bicoque des Champs-Elysées abandonnée par un prestidigitateur, que s'ouvrirent les Bouffes-Parisiens. Ils ne s'ouvrirent pas bien grands. Le ministère n'autorisa d'abord que deux personnages, qui furent les *Deux Aveugles*. Camille Doucet, déjà obligeant, en fit concéder un troisième; sur la scène et dans les coulisses, il fallut se serrer. Mais le succès de la petite boîte à musique fut immense, et les beaux jours du Théâtre de la Foire semblèrent revenus.

Avec la faveur populaire, l'indulgence officielle s'accrut. Bientôt un quatrième personnage était permis, un cinquième toléré. L'impresario transportait des Champs-Elysées au passage Choiseul sa troupe grossissante et son public plus nombreux. Enfin, en 1858, toute licence fut accordée au triomphe et au scandale d'*Orphée aux Enfers*. Sur la scène et dans la salle c'était la foule cette fois, et pour longtemps. La *Chanson de Fortunio*, le premier soir, fut bissée presque tout entière et faillit être recommencée, comme l'avait été naguère le *Mariage secret* de Cimarosa. Meyerbeer assistait à toutes les secondes représentations. Si d'aventure on faisait relâche, c'était pour aller jouer en Angleterre devant la reine Marie-Amélie, ou à Etretat, au profit des pauvres. Offenbach logeait ses artistes en ville: Eurydice chez le maire et Pluton chez le curé.

Puis il dut fermer son théâtre, que lui disputaient, croit-on, ses commanditaires. Il cessa d'être directeur, pour n'être plus que musicien. Mais pour l'être, ayant trouvé ses poètes, avec plus d'abondance, de verve, de grâce et de folie que jamais. Alors s'ouvrit le cycle des chefs-d'œuvre: la *Belle Hélène*, *Barbe-Bleue*, la *Vie parisienne*, la *Grande-Duchesse*, la *Périchole* et les *Brigands*. Pendant six années la France eut le fou rire. C'était pour la dernière fois.

Cet Allemand qui s'était fait Français ne se releva pas de la ruine de la France. Depuis la guerre on ne dira pas qu'Offenbach languit: un tel homme ne pouvait languir; mais il se répéta sans jamais s'égaler. Il mourut en achevant les *Contes d'Hoffmann*, la plus ambitieuse mais non la plus caractéristique de ses œuvres, et son dernier héros fut ce docteur Miracle auquel il avait toujours ressemblé.

Il est très vrai, bien que tout le monde l'ait dit, que l'originalité de l'opérette de Meilhac et Halévy consiste dans la nouvelle et très plaisante combinaison d'une bouffonnerie débridée avec une sensibilité, une grâce, une poésie enfin contenue et furtive. A ces deux éléments la musique d'Offenbach a singulièrement ajouté. Elle a fait la bouffonnerie plus énorme et plus délicate la poésie.

Offenbach a le sentiment très pur de l'antiquité. Pour la sveltesse des lignes et l'atticisme de la forme, le récit d'Aristée n'est pas inférieur à celui d'Iopas, dans les *Troyens*. De la chanson du pâtre, dans *Sapho*, et de celle du "Roi de Béotie," la plus grecque des deux n'est peut-être pas celle qu'on pense. John Styx ressemble à l'Achille d'Homère. Au bord du fleuve dont il a pris le nom, il se souvient, lui aussi, de la vie, de la gloire et de l'amour, et sa chanson mélancolique, à la fin un peu falotte, a on ne sait quoi de pâli, d'éteint, où se reconnaît la plainte et le regret d'une ombre.

Offenbach a le sentiment de la nature et de la couleur locale. Surtout de la couleur de son pays. Parfois, sous la "blague" parisienne, la fleur d'Allemagne, la petite fleur bleue a fleuri. Elle embaume telle valse que le Weber du *Freischütz* n'aurait pas méprisée. L'allègre duo de la *Vie parisienne* est mieux qu'un chant professionnel en l'honneur de la botte et du gant tour à tour. Par le rythme et l'élan, il rappelle Brahms; Wagner par la poésie: la scène d'Hans Sachs et d'Eva dans les *Maîtres Chanteurs* n'a rien de plus germanique que celle où la gantière émue tend au bottier un pied consentant à l'essayage et près de s'abandonner. Mais j'aime surtout, dit un musicien, pour son parfum d'outre-Rhin, la chanson à boire de la *Grande-Duchesse*. Ce verre qui tombe et se brise, ce vieux buveur qui "mieux aima trépasser que jamais boire dans un autre", cette légende familière et vaguement attendrie, tout cela semble moins la charge que la miniature de l'immortelle légende. Petite poésie encore; ce n'est plus la coupe, mais c'est le verre du roi de Thulé.

Enfin, du sentiment par excellence, Offenbach ne s'est pas moqué. Devant une scène d'amour, il redevenait le musicien de Fortunio. Comiques souvent, parfois burlesques en paroles, ses amoureux et ses amoureuses ne le sont jamais en musique. La "déclaration" de la *Grande-Duchesse* est sincère; il y a dans le duo de la *Belle Hélène*, un ou deux éclats de passion véritable, et la "lettre" de la *Périchole* sourit à travers des larmes.

Mais c'est la bouffonnerie surtout que cette musique porte au comble. Elle ajoute la sensation à l'idée et fortifie le mot de toute la puissance du son. Il est déjà comique en soi d'exprimer par la musique les idées ou les faits les moins dignes de cette expression: une invitation à dîner, et d'Hélène à Paris: "*Nous dînons à sept heures*," ou les devoirs d'une corporation comme celle des "*Employés de la ligne de l'Ouest*".

Offenbach s'avisa le premier de consacrer la moitié d'un finale à proclamer que "*Son habit a craqué dans le dos*", et de traduire en un chœur délicieux la crainte de ne pas trouver de voiture en sortant de la gare Saint-Lazare. Que les paroles ou les circonstances, de familières deviennent burlesques; que la foule entre en scène et que le drame s'élargisse, la musique alors emporte tout et déchaîne un de ces finales cocasses et grandioses: *Pars pour la Crète* ou le galop d'*Orphée aux Enfers*, dont la gaieté va plus loin que l'insolence, jusqu'à l'insulte et presqu'à de sacrilèges fureurs.

Mais le musicien n'a pas seulement raillé tout ce que raillent ses poètes: l'antiquité (*Orphée* et la *Belle-Hélène*); la politique et la guerre (la *Grande-Duchesse*); la légende et le moyen âge (*Barbe-Bleue*). Sa musique a tourné en dérision la musique elle-même, et cela par les moyens les plus musicaux, voire les plus classiques. Le meilleur du génie d'Offenbach est dans le rythme et dans la mélodie, et l'art classique est constitué surtout par ces deux éléments. Un rythme parodié de Beethoven (finale de la symphonie en *la*) a donné les couplets de la *Grande-Duchesse*: "*Ah! que j'aime les militaires, j'aime!*" Au rythme, encore plus qu'à la prosodie, *Bu qui s'avance* doit sa grandeur. C'est le rythme enfin qui fait de: *Pars pour la Crète!* une injonction lancinante et persécutrice, une des plus fortes expressions par la musique de l'impératif catégorique et du devoir absolu.

Intarrissable mélodiste, Offenbach est un mélodiste souvent trivial, canaille même, toujours brillant, jamais banal et quelque fois exquis. Il n'emploie que les modulations et les cadences classiques. Il sait trouver, pour fuir la désinence vulgaire, des détours et comme des biais ingénieux ("Il grandira. *car, il est Espagnol*"). Surtout il excelle a tirer d'une première idée un motif secondaire qui toujours en procède et parfois n'est pas moins heureux. Avec le don de l'invention, il a celui de la déduction mélodique et des développements copieux.

Rossini lui avait donné son portrait avec cette dédicace: "A Jacques Offenbach, au Mozart des Champs-Elysées", et la dédicace ne raillait qu'à demi. A Mozart, qu'il idolâterait, Offenbach ressemble quelquefois, d'un peu loin et comme d'en bas. *Barbe-Bleue* est son *Don Juan*; Fortunio, son Chérubin, et le duo d'amour de la *Flute enchantée* peut s'adapter, sans qu'on y change rien, à l'accompagnement de la "lettre" de la *Perichole*. Dans ce rythme, dans ces harmonies familières, la divine mélodie est contenu et cachée. Il n'y a point ici parodie, ni caricature. Plutot une rencontre mystérieuse et comme une condescendance de l'idéal, je ne dis pas une dégradation. Et cette affinité nous déconcerte et nous inquiète vaguement. Entre Offenbach et Mozart, entre de gentilles chansons et des chants sublimes, qu'il y ait tant de distance, et si peu, voilà peut-être l'ironie suprême de cette musique et sa plus profonde leçon.

CALEMBOURS.

Martinville, plaidant contre un homme fort maigre qui s'appelait Grassot, dit de lui: « Mon contradicteur, qui ne justifie que la moitié de son nom...»

A Etretat un pêcheur ayant tenté plusieurs fois de se pendre, Alphonse Karr disait en parlant de lui: « Il ira dans le ciel, car Dieu est plein de miséricorde pour le pêcheur qui se repend.»

Quelqu'un disait à un berger: «Ne faites jamais tondre vos moutons.—Pourquoi donc?—Cela les rend poussifs.—Poussifs?—Certainement, puisqu'ils ont perdu «l'haleine» (la laine).»

PENSEES.

L'espérance trompée accable et décourage.

La frayeur de la mort ébranle le plus ferme.

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

RECITS ET MONOLOGUES

APRES CINQ ANS

Ils se rencontrèrent dans le monde,
—Lui: charmant, très-beau, distingué;
Elle: adorable, douce, blonde,
Avec un sourire très-gai.

Il la rechercha pour les danses
Et, dans l'entraînement du bal,
Lui faisait mille confidences,
Lui contait plus d'un madrigal.

Ah! la danse, quelle complice
Pour un amoureux séducteur!
Le mot près de l'oreille glisse,
Et le cœur bat tout près du cœur!

Elle l'écoutait, confiante,
Ouvrant son âme à ses aveux,
Et lui, la pressant, palpitante,
L'entraînait en ses bras nerveux.

Elle ne disait rien, sa lèvre
Restait muette,—mais ses yeux
Révélaient son ardeur, sa fièvre,
Et son sourire était heureux.

Soudain, il partit.—dure absence!...
Elle apprit qu'avec ses parents
Il s'était fixé loin de France....
O quels jours longs et déchirants!

Elle avait, se croyant aimée,
Fait ce doux rêve des vingt ans
D'une existence parfumée
De toutes les fleurs du printemps.

Et tout s'écroula!; Pauvre femme!
Et lui, mondain, léger, vainqueur,
Ne pensait pas qu'il fût infâme
De briser de la sorte un cœur!

Depuis, jamais plus sur la bouche
De rire, ou de joie ou son œil;
Toujours très-belle, mais farouche,
Elle s'enfermait dans son deuil.

Cinq ans ont fui.... Dans une fête,
Elle le rencontre soudain,
D'une correction parfaite,
Il était frivole et badin.

Alors, il accourut vers elle,
Paria de jadis, et sa voix
Murmura: "Vous êtes plus belle
Que vous ne l'étiez autrefois!"

O la douce voix séductrice!
Comme elle savait caresser!
Comme, par un cruel caprice,
Elle charmait—pour mieux blesser!

En la voyant si belle encore,
Plus adorable que jamais,
Il dit: "Est-ce que je l'adore?
Ou bien est-ce que je l'aimais?"

Et, déjà, venaient à ses lèvres
L'aveu banal, comme jadis,
Des mots câlins, des phrases mièvres,
Des compliments dits et redits.

Mais elle l'arrêta d'un geste.
—"Silence! dit-elle. A quoi bon
Réveiller le passé? Qu'il reste
Dans le tombeau froid et profond!

"Vous avez souvent dit:—Je t'aime!
Sachez vous taire, maintenant,
Ce cri si doux, ce cri suprême,
Il n'est plus rien, prodigué tant!

"Vous parliez trop; moi, mon silence
En disait plus que vos aveux:
C'est là muette confidence
Du cœur chaste et mystérieux.

"L'amour commence par de l'ombre;
Les nids, du grand jour sont blessés;
Les choses ont leur pudeur sombre....
Vous parliez trop; moi, pas assez.

"Et ce fut, hélas! votre crime
De n'avoir pas su lire en moi,
Deviner la pensée intime
Qui me mettait tout en émoi.

"Ce tendre mot qui me déchire;
—Je t'aime!—Il nous faut l'effacer;
Moi, je le pensais sans le dire:
Vous le disiez sans le penser!

"Adieu donc! Cinq longs ans d'absence
M'ont faite veuve sans retour.
Maintenant, j'aime ma souffrance,
Et je voudrais haïr l'amour!"

UN ARTICLE DE SAINT-GENEST

Tout n'a pas encore été dit sur Bourbaki dont on a lu la biographie dans l'ABEILLE, au lendemain de la mort du brillant officier.

Saint-Genest, qu'une longue maladie retient chez lui a bien voulu, surmontant ses souffrances, retracer le portrait du vaillant soldat qu'il a si bien connu et qui le tenait, lui aussi, en si grande affection.

Bourbaki, le brave et valeureux Bourbaki, est mort.

On comprend que ce n'est pas à cette heure que je songe à donner les états de service de cet homme. D'ailleurs, son histoire est celle de l'armée pendant cinquante ans, son histoire est celle de la France.

La première fois que je l'ai aperçu c'est à Villersexel, souvenir inoubliable! Je vois nos marins entraînés par lui montant à l'assaut comme à l'abordage, la hache à la main; je vois cette poignée de braves, cernés dans le château, se défendant avec la folie du désespoir... quand les munitions manquaient, jetant tout par les fenêtres pour écraser l'ennemi, tandis que l'incendie gagnait les murailles; je vois nos petits chasseurs marchant sur les canons qu'ils enlèvent à la charge; et au moment où les jeunes troupes plient et reculent en désordre, Bourbaki se précipitant en criant: « A moi, les braves!...» Et alors tous s'élançant au feu!... le château repris, le village enlevé, et les Prussiens fuyant en déroute sur les hauteurs d'Héricourt!

J'étais vérablement émerveillé de cet entrain, de cette fougue, de cette furie, par-dessus tout de cet ascendant sur les troupes!... Par un instinct merveilleux, derrière lui s'étaient groupés tous les vieux d'Afrique, échappés de Metz et de Sedan. Ils souriaient de mon étonnement: «Mais vous ne le connaissiez donc pas?» me disaient-ils; et alors, le soir, après le combat, les récits commençaient.

—Moi, disait un vieux colonel, j'étais là-bas, en Algérie, quand ils nous est arrivé, son képi sur l'oreille, et qu'il a reçu son premier coup de feu.

—Et moi à Inkermann, quand lord Raglan est venu le remercier sous la tente d'avoir sauvé l'armée anglaise.

—Et à Rezonville, quand il a reconquis le village et gagné la bataille...

—Et à Constantine... et à Sébastopol...

Seulement, il avait la manie de faire tuer ses chevaux et de se faire blesser lui-même.

Les vieux soldats, surtout, étaient comme électrisés par la présence de cet homme! Impossible de s'imaginer ce prestige! C'est qu'il y avait non seulement ses héroïques combats, mais son origine mystérieuse, son nom oriental, les chants qu'il avait inspirés au troupier, les histoires qui se racontaient au bivouac: tout cela avait créé une sorte de légende qui lui avait donné un ascendant énorme.

Aussi cette journée de Villersexel m'était-elle apparue comme une vision glorieuse au milieu de nos désastres, et je ne sais quelle folle espérance m'était revenue. Mais, hélas! le courage d'un homme ne pouvait plus rien contre le fatalités qui nous écrasaient.

La seconde fois que je l'ai aperçu, c'est au moment le plus sombre de la retraite de l'Est. Depuis plusieurs jours nous marchions sans comprendre à travers les gorges du Jura, et à mesure que nous avancions la neige devenait plus profonde, les précipices se creusaient, les montagnes se dressaient plus hautes, et il semblait à nos imaginations frappées que la nature avait préparé là une scène pour toutes les horreurs qui allaient s'y passer.

En quelques jours, le froid était devenu formidable, c'était un froid âpre et terrible qui sautait à la gorge de nos pauvers soldats comme une meute de bêtes féroces.

Peu à peu, l'armée avait pris cet aspect indéfinissable que l'on aperçoit dans les tableaux de la retraite de Russie. Peu à peu, les uniformes avaient disparu sous des choses sans nom: couvertures de laine, jupes de femme, lambeaux de toutes sortes que les pauvres pioupious s'attachaient avec les cordes de leurs tentes brisées. Et cet mille hommes s'écoulaient ainsi en silence, comme les glaçons qu'un fleuve charrie.

C'est alors que j'ai aperçu le général sur les hauteurs de Montfaucon. Il était là qui regardait... Il regardait ce qui jadis avait été son armée.

Mobiles et mobilisés en pantalons de toile, presque pieds nus, sans vivres, sans force, sans courage; Vengeurs de la mort, Ours des Pyrénées, Eclaireurs de la République, à qui il restait quelque lambeaux de leurs costumes pourpre et or, qui se traînaient misérablement sur les routes, pendant que les outranciers continuaient à hurler: Une trouée! une trouée!»

Tout le long du ravain, les chevaux tordus dans l'agonie de la faim, rongeant l'écorce des arbers, rongeant les roues des caissons, puis se dévorant eux-mêmes, avant de mourir, tandis qu'au fond de la vallée, des troupeaux de bœufs tombaient frappés du typhus, les mourants roulant inanimés sur les morts.

Le général est resté des heures à voir s'écouler cette chose sans nom. Dieu sait qui était responsable de ce désastre! mais, ne formulant pas une plainte, ne prononçant pas une parole, il s'est offert seul en sacrifice et—échappé miraculeusement à la mort—n'a jamais voulu ensuite accuser personne.

Mais peut-être que le jour où Bourbaki m'est apparu le plus extraordinaire, c'est le jour où il a été proscrit de l'armée.

Le gouvernement de la République, ayant à choisir entre lui et M. Farre, avait trouvé naturellement que c'était M. Farre qui devait être conservé.

Tous ses anciens compagnons d'armes ne pouvaient contenir leur indignation. C'était un tollé universel!

Eh quoi! s'écriaient-ils, oser préférer Farre à Bourbaki! Bourbaki qui a été deux fois commandant en chef et qui a vingt-cinq ans de grade de général.

Mais connaît-on bien ses services, sait-on sa carrière?

—Sait-on, criait Leperche, qu'il a été fait colonel aux Maokars, sur la proposition de Pélissier? Sait-on qu'il a été fait général de brigade à l'Alma, sur la proposition de Canrobert; général de division en Kabylie, sur la proposition de Mac-Mahon?

«Sait-on que toutes ses décorations lui ont été aussi données en campagne; qu'il a été fait chevalier de la Légion d'honneur au combat des Portes de Fer, officier à Laghouat, commandeur à Sébastopol, grand officier à la campagne d'Italie et grand-croix après Gravelotte?

« Sait-on que, dans trois grandes batailles, c'est lui qui a décidé la victoire du corps d'armée qu'il commandait?»

Mais Bourbaki, imposant silence à tous:

—Pas de bruit pour moi, dissait-il; plus tard, chacun de nous sera jugé selon ses œuvres. Songeons avant tout à la France.

Et de quelle façon cela était dit! Quelle sérénité dédaigneuse, quelle physionomie, quel regard, quel esprit!... Et, pardessus tout, quelle hauteur d'âme!

Un jour, l'histoire dira que, semblable en cela à Canrobert, Bourbaki aura été le type achevé de l'abnégation, du patriotisme et de l'honneur. Il a servi l'Empire, comme il avait servi les princes d'Orléans; il a servi la République comme il avait servi l'Empire, ou plutôt il n'a servi aucun gouvernement, il a servi le France, et, pour la bien servir, il a obéi silencieusement à tous les pouvoirs qui étaient là.

Et, en vérité, quand on les observe, on voit que ces hommes étaient de la même famille, de la même race, puisque dans les mêmes circonstances ils ont identiquement fait les mêmes choses.

A Tours, Bourbaki se sacrifie absolument comme Canrobert s'était sacrifié à Sébastopol.

En Crimée, Canrobert écrivait à Napoléon: « Sire, ôtez-moi le commandement, donnez-le à Pélissier. Je ne brigue que l'honneur de servir sous ses ordres.»

Au sortir de Metz, Bourbaki dit à Gambetta: « Voilà deux mois que la République m'insulte. Je demande à combattre et à mourir sous les ordres des républicains.»

Puis, quand le 24 Mai arrive, et que l'on organise la fameuse enquête, Bourbaki dit simplement aux ministres de Mac-Mahon: «Je ne sais rien contre Gambetta; je ne sais rien contre M. de Serres, ne comptez pas sur moi pour diffamer les persécuteurs.»

Oui, chose inouïe, alors que tout le monde se déchaînait contre les « fous furieux,» « c'était lui, leur héroïque victime, qui seul n'a pas voulu les accabler.»

Je le répète, ces hommes sont de la même race. En eux s'incarne l'idée de patrie, la légende militaire, la fierté nationale, l'amour du drapeau, la loyauté, l'honneur...

Aussi, je crois que l'heure est venue pour tous les vrais Français de rende hommage à cette grande figure.

Partisans de la vieille armée et partisans de l'armée nouvelle, jeunes et vieux, saluez en lui une des plus pures gloires nationales.

Vous, fidèles de la Maison de France, compagnons des princes d'Orléans, saluez le héros d'Afrique, dont le nom retentit encore dans toutes les tribus arabes, depuis la Mitidja jusqu'au désert.

Vous, fidèles des Bonapartes, saluez l'homme de Crimée et d'Italie, le héros d'Inkermann et de Sébastopol, dont le nom est encore populaire dans toute la Grande-Bretagne.

Vous, républicains, partisans de la guerre à outrance, saluez l'homme qui, pendant l'invasion, a été offrir son épée à Gambetta, celui qui nous a ordonné d'obéir passivement au dictateur—et qui, ensuite, au lendemain de la Commune, a été choisi pour commander la seconde ville de France, comme étant le soldat le plus loyal et le plus incapable de trahir aucun gouvernement.

Vous surtout, ses frères d'armes, saluez en lui la vieille armée de France, l'armée que vous pleurez, l'armée dont le souvenir est votre consolation suprême; saluez en lui vos vieillesc ampagnes d'Afrique, vos héroïques combats de Crimée, vos victoires d'Italie!

Et vous enfin, soldats, vous qui avez servi sous ses ordres, vous qu'il a conduits au feu, vous à qui il a enseigné l'amour du drapeau... et vous, citoyens, qui rêvez le relèvement de notre France, venez tous... il s'agit de celui dont un poète a pu dire:

Il nous vint du pays d'Alexandre et d'Homère,
Du pays où la Muse enfantait des soldats.
France! tu l'as reçu de la Grèce, ta mère,
Ce fier neveu d'Achille et de Léonidas.

A de pareils voiseux qu'importe la défaite!
Quand le devoir est fait qu'importe le bonheur!
Au-dessus des partis il peut lever la tête,
Fidèle à ces seuls dieux: la Patrie et l'Honneur.

Va! tu peux mépriser une stérile vulgaire,
Tu gardes tes exploits, ton nom par comme l'or:
Ce nom de Bourbaki, c'était un cri de guerre;
Tous nos vieux Africains le redisent encor.

Va! la France est toujours amoureuse des [braves;
Et sitôt que les cœurs, sous un ciel plus serein,
Des vitres passions ne seront plus esclaves,
Notre histoire écrira ton nom sur son airain.

SAINT-GENEST.

L'ANTIDOTE DU VENIN.

C'est un fait bien connu que l'ingestion du venin du serpent par voie stomacale est sans inconvénient: on peut avaler impunément, à condition que les parois de la bouche et tout le tube digestif ne présentent aucune lésion ou écorchure, des doses considérables de ce poison. S'il faut en croire les expériences faites sur ce point, une dose mille fois supérieure à la dose qui est mortelle lorsque le venin est injecté sous la peau, est inoffensive quand elle est donnée par voie digestive.

Frappé de ce fait, M. Fraser, un professeur américain, chercha dans le tube digestif la substance qui réduisait à ce point la toxicité du venin, et il découvrit que c'était la bile. La bile a une action considérable sur le venin du serpent, et c'est elle seule qui empêche l'empoisonnement de se produire. Il suffit d'ailleurs d'une très petite quantité de substance biliaire pour réduire à néant les dangereuses propriétés d'une masse considérable de venin. Selon l'expression de M. Fraser, elle est plus anti toxique que le venin n'est toxique.

Chose curieuse, c'est surtout la bile de serpent qui présente à un plus haut degré les qualités immunisatrices. C'est de la bile du serpent que le savant a retiré le principe particulièrement actif qui constitue désormais un antidote de toutes les morsures de serpent, et permettra de guérir à coup sûr les plaies traitées à temps.

fit en chantonnant le tour du salon, s'arrêtant devant le piano, examinant les cartes jetées pêle-mêle sur un guéridon, puis, brusquement il franchit le seuil.

—Lequel des deux est le plus adroit? fit-il.

—Miss Anna; elle a une sûreté de main!

—Voulez-vous permettre.... un instant? Il tendait la main, M. de Valdrès lui remettait sa raquette, miss Pole jeta la sienne aussitôt.

—En voilà assez pour le moment.

Et elle rentra par une porte qui pouvait la ramener à son appartement.

—L'homme propose, la femme dispose, fit philosophiquement le marquis; je ne pense pas qu'une partie avec moi vous soit aussi agréable.

Et il ramassa les volants, tandis que Lucien s'éloignait.

XXXII

Madeleine s'était redressée pour ne rien perdre de cette petite scène. M. Ternières qui, seul avec elle, se trouvait dans le grand hall, se rapprocha:

—M. de Creil est vraiment bien coupable, fit-il tendrement et à voix basse.

Elle s'était laissée retomber en arrière, sans lui retirer sa main qu'il venait de prendre en la pressant avec douceur.

—Avoir une femme adorable ....une femme accomplie entre toutes.... Vraiment il est des gens qui ne méritent pas leur bonheur.

Il se leva, arpenta vivement le salon et revint s'asseoir plus près de la jeune femme.

—Mais pardon ....vous l'aimez.

Elle ne répondit rien; il se pencha davantage:

—Vous l'aimez.... vous souffrez de son abandon....vous!... Alors que tous seraient fiers et heureux de l'un de vos regards, il reste indifférent à cette pâleur qui vous rend plus belle .....! Au lieu de se prosterner à vos pieds pour vous adorer, il vous afflige et vous offense.... Que dis-je.... Vous pleurez!....

Ces paroles avaient, en effet, amené sous les paupières de Madeleine des larmes qu'elle s'efforçait de dissimuler. Il reprit:

—N'essayez pas de vous contraindre, chère âme, c'est un ami sincère qui est auprès de vous... Votre chagrin me fait mal cependant...., bien mal.

Elle serra ses doigts pour le remercier de cette sympathie, mais il s'éloigna vivement en disant:

—La comtesse Yermoff..... sèchez vos pleurs et ne la laissez pas comprendre.... ce n'est certes pas elle qui se donnerait la peine de tant souffrir pour un ingrat.

Mme Yermoff en effet, portrait, toujours au bras de M. de Faër, et. leur parfaite entente laissait supposer que le Suédois avait réussi à rentrer complètement en grâce.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, M. Ternières, de plus en plus affectueux, inspirait à Madeleine la plus entière confiance, elle se sentait auprès de lui moins abandonnée, moins malheureuse, au reste.

Miss Anna évitait avec soin les occasions de tête à tête que Lucien, de plus en plus affolé, recherchait presqu'ouvertement. Mais si elle se dérobait à tout entretien seul à seule, elle se démentait elle-même par ses sourires et ses regards.

Madeleine avait commis une grosse faute en avouant à son mari qu'elle avait surpris sa conversation avec miss Pole. S'il l'avait crue ignorante de ses sentiments, peut-être eût-il reculé devant cette révélation; sachant qu'elle connaissait la vérité et du reste, égoïste comme tous ceux aveuglés par leur passion, il ne gardait plus aucun ménagement, échappant même au remords en constatant la gaieté de la jeune femme.

En effet, Madeleine dévorait ses pleurs et dissimulait ses sanglots sous des éclats de rire bruyants. Ses angoisses ne passaient pourtant inaperçues ni de M. Ternières ni du marquis de Valdrès. Le premier exaspérait parfois son désespoir par des consolations qui lui étaient douces cependant; le second, sans jamais faire allusion à son chagrin, l'aidait de tout son pouvoir, et de tout son esprit, dans le rôle qu'elle s'était imposé de ne rien voir, de ne rien comprendre.

Et parfois il lui fallait vraiment une énergie surhumaine pour continuer une conversation commencée ou appeler un sourire sur ses lèvres pâlies. Chaque jour s'accentuaient les marques de cette passion inspirée par miss Pole à Lucien. Dans ses regards, Madeleine lisait clairement, à l'adresse de l'Américaine, des aveux cent fois plus passionnés que ceux qu'auraient pu murmurer ses lèvres — et ses regards, elle les connaissait bien. Ils avaient été siens, tout à fait siens....autrefois.

Il lui semblait que des siècles s'étaient écoulés depuis ce temps béni. C'était ainsi qu'il l'abordait, lorsque fiancés, ils se retrouvaient dans le salon de Mme de Geavres. Il avait eu pour elle cette expression de tendresse, avec laquelle maintenant il suivait les allées et venues de miss Pole. C'était en lui offrant une fleur, le même geste timide et doux, qu'il ne conservait pas envers la comtesse Yermoff, ou la princesse Klinska. Miss Anna le remerciait parfois d'un coup d'œil rapide, qui devenait une caresse en passant entre ses longs cils ou bien elle refusait brusquement sans raison, comme importunée de ses attentions.

Si M. de Creil eût pu croire à des manœuvres de coquetterie, il eût méprisé la jeune fille, et sa passion se serait sans doute éteinte. Elles portaient à son comble son exaltation, car il les prenait pour la lutte de la pudeur et l'amour dans le cœur de l'aimée.

Madeleine le connaissait si bien, elle avait pénétré si avant dans son âme qu'elle aurait pu dire ses pensées à mesure qu'elles germaient dans son cerveau tourmenté. Partagé entre deux sentiments contraires: le désir d'être aimé, la crainte de l'être. Lucien flottait sans cesse entre l'angoisse la plus vive et l'espoir le plus enivrant. Miss Pole s'emparait chaque jour davantage de ses pensées, exaspérant ses désirs, plus exigeants à mesure qu'il les contraignait davantage.

Aucune parole d'amour n'avait été échangée entre eux, depuis le soir du bal. Pourtant, que de progrès avait accompli leur entente!

Après des journées remplies d'alternatives et d'amertume, les nuits étaient plus tourmentées encore pour Madeleine, et aussi pour Lucien. A travers la cloison qui séparait maintenant les deux époux, Mme de Creil entendait son mari chercher vainement le repos. Lorsque las de se retourner sur sa couche sans trouver le sommeil, il se décidait à se lever, la jeune femme qui suivait par la pensée tous ses mouvements, se précipitait vers la porte de communication et, l'oreille contre la serrure, comptait ses soupirs, ses larmes. Souvent elle percevait le grincement d'une plume sur le papier. Il écrivait, écrivait sans cesse. Parfois le nom d'Anna montait à ses lèvres en un sanglot et elle frémissait de jalousie, de rage, demeurant des heures contre cette porte, pour épier un mot, un geste, concentrant toute la force de sa volonté à chercher à deviner ce que Lucien pouvait écrire ainsi.

Etait-ce donc des lettres à miss Pole?....

Alors que lui répondait-elle? Trompant sa surveillance jalouse, étaient-ils parvenus à se rencontrer, Lucien était-il donc l'ami de la jeune fille? Elle résolut de tout savoir, quoi qu'il pût advenir, et, refusant de s'associer à une partie de pêche organisée depuis plusieurs jours, elle laissa Lucien s'éloigner seul avec leurs amis.

XXXIII

Cétaine d'avoir quelques heures de liberté, Madeleine pénétra dans la chambre de son mari et se livra aussitôt à de minutieuses recherches. D'abord elle ne découvrit ni un papier ni une enveloppe; mais la clé du bureau-commode avait été retirée... Evidemment, là, devrait être caché le secret qu'elle brûlait de connaître. Elle s'élança, parcourut le pavillon retirant les clefs de toutes les serrures et regagna l'appartement de M. de Creil, où elle s'enferma. Puis s'approchant du meuble, elle tenta de l'ouvrir, sa main tremblait, il lui semblait commettre un vol, une mauvaise action.

Jusque-là, les deux époux avaient vécu en pleine confiance, sans aucun de ces petits espionnages trop fréquents dans les ménages et plus avilissants encore pour celui qui les commet que pour celui qui les subit.

Enfin Madeleine tressaillit violemment; la serrure venait de céder sous la pression de sa main et elle demeurait maintenant incertaine, ne sachant si elle aurait assez de courage pour continuer ses investigations. Elle fut tentée de se retirer sans même ouvrir le tiroir, objet de son ardente curiosité. Plusieurs fois elle avança le bras et le retira.

A continuer.

LORSQUE VOUS DÉSIREREZ
Un Serin bon chanteur, un Perroquet parlant bien une jolie Cage, du Grain pur et frais, etc., allez chez
Louis Buhe's New Orleans Bird Store
MARCHAND D'OISEAUX,
319 rue de Chartres.
(A deux portes du Bureau de l'"Abeille").
1er sept—1 an—dim

A partir du 1er octobre, le coiffeur Charles Muller sera dans le local S. J. Schwartz, coin Canal et Dauphine.
4 sept—1 dim